

La construction d'une relation de coopération entre des chercheuses et des intervenantes dans une expérience de partenariat

Guylaine Racine et Odile Sévigny

Volume 21, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085613ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1085613ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, G. & Sévigny, O. (2000). La construction d'une relation de coopération entre des chercheuses et des intervenantes dans une expérience de partenariat. *Recherches qualitatives*, 21, 45-98.
<https://doi.org/10.7202/1085613ar>

Résumé de l'article

À partir d'une expérience de recherche en partenariat avec les intervenantes d'une maison d'hébergement pour femmes en difficulté, nous voulons montrer, qu'au-delà d'une structure organisationnelle de travail facilitant l'intégration des intervenantes au processus de recherche, ce sont les efforts pour créer des liens étroits entre les partenaires qui favorisent la construction d'une relation de coopération. L'analyse de quatre moments du processus de recherche illustre l'évolution de cette relation. En conclusion, certaines questions que soulève cette expérience de partenariat sont discutées.

La construction d'une relation de coopération entre des chercheuses et des intervenantes dans une expérience de partenariat

Guyline RACINE

École de service social, Université de Montréal

Odile SÉVIGNY

Centre de recherche sur les services communautaires de l'Université Laval

À partir d'une expérience de recherche en partenariat avec les intervenantes d'une maison d'hébergement pour femmes en difficulté, nous voulons montrer, qu'au-delà d'une structure organisationnelle de travail facilitant l'intégration des intervenantes au processus de recherche, ce sont les efforts pour créer des liens étroits entre les partenaires qui favorisent la construction d'une relation de coopération. L'analyse de quatre moments du processus de recherche illustre l'évolution de cette relation. En conclusion, certaines questions que soulève cette expérience de partenariat sont discutées.

1. Introduction

Le terme partenariat est à la mode dans tous les secteurs de la société (culturel, économique, politique et social). Il représente, comme le souligne Garceau (1997: 24), des alliances entre industries, financiers et gouvernements et de nouveaux liens entre le secteur communautaire et l'État. Le milieu de la recherche n'échappe pas à cette vague de fond qui traverse notre société. Cette tendance est d'ailleurs renforcée de plus en plus par les organismes subventionnaires. Par ailleurs, les études sur le partenariat sont encore récentes et concernent les recherches micro-sociales (Clément et coll., 1995). Il en ressort qu'il n'existe pas encore de consensus sur ce qu'est le «partenariat» de recherche ni sur comment il s'actualise.

Cependant, qu'on pense à la recherche action, à la sociologie clinique, à l'évaluation de quatrième génération ou à la recherche participative ou collaborative, ces différentes traditions de

recherche impliquant un partenariat valorisent toutes une redéfinition du rôle du chercheur et des rapports sociaux qu'il entretient avec les groupes des milieux de pratique. Le chercheur n'est plus perçu comme une personne neutre qui évolue de manière indépendante par rapport au contexte où elle se trouve (Allard, 1996, cité dans Chamberland, 1997). Plusieurs questions se posent alors : Quel type de relation doit-on développer avec les partenaires? Quelle distance doit-on conserver par rapport à eux? Comment favoriser leur implication dans la recherche? Quels sont les obstacles à franchir pour travailler ensemble? Quelles sont les conditions favorables qui soutiennent la réflexion et la production commune de savoirs? Quel est le sens de cette réflexion et de cette production commune pour les partenaires?

À partir d'une expérience de recherche en partenariat¹ avec les intervenantes de l'Auberge Madeleine, une maison d'hébergement pour femmes sans abri située à Montréal, nous tenterons de

répondre à certaines de ces questions. Ainsi, en septembre 1996, une recherche structurée autour de deux volets² démarrait à l'Auberge Madeleine. Cet article porte sur les deux premières années de ce partenariat et, plus particulièrement, sur un aspect qui a occupé une place fondamentale durant cette période, soit le développement d'une relation de coopération entre les intervenantes et les chercheuses³. Afin de situer cette expérience de partenariat, nous présenterons tout d'abord un bref historique du projet de recherche. Nous décrivons ensuite quatre moments qui sont apparus significatifs dans la création d'une relation de coopération entre les intervenantes et les chercheuses⁴. Enfin, nous présenterons en conclusion quelques-unes des questions qui continuent de nous préoccuper dans cette expérience de partenariat.

2. Bref historique du projet de recherche et du partenariat

2.1 Une idée qui émerge d'une réflexion sur une pratique

L'Auberge Madeleine a ouvert ses portes il y a treize ans. Depuis sa fondation, cet organisme communautaire a souvent innové dans ses pratiques d'intervention auprès de femmes en difficulté et sans abri (Racine, 1993). Le changement dans l'organisation de l'intervention, dicté par des principes d'autonomie et d'équité, constitue en fait une caractéristique de la culture de cet organisme et des pratiques des personnes qui y travaillent. Le projet de recherche dont nous discutons ici s'inscrit donc à l'intérieur de l'évolution continue de cet organisme.

En 1994, la directrice de l'Auberge Madeleine prenait contact avec nous⁵ pour discuter d'un projet de recherche sur les stratégies mises en oeuvre par des femmes sans abri pour composer avec les difficultés rencontrées dans leur vie quotidienne. L'intérêt pour un tel projet reflétait une préoccupation de la directrice et des intervenantes

de l'Auberge Madeleine qui s'interrogeaient sur certaines contradictions de leurs pratiques. En effet, si d'une part cette maison d'hébergement était porteuse d'un discours voulant favoriser l'autonomie des femmes hébergées, les intervenantes étaient d'autre part conscientes de la difficulté d'offrir à ces femmes des stratégies de réinsertion sociale plus compatibles avec celles qu'elles utilisaient déjà. Ce constat allait mener la directrice et les intervenantes de l'Auberge à élaborer un projet de recherche visant à mieux connaître et comprendre les façons dont des femmes en difficulté et sans abri tentent de se «débrouiller» face aux pressions multiples qu'elles vivent quotidiennement. Pour les intervenantes de l'Auberge Madeleine, les activités de recherche représentaient un moment où pourrait être systématisée la réflexion qu'elles avaient déjà amorcée. C'est donc de leur désir de développer des modes d'intervention qui mettent de l'avant les forces des individus, même les plus démunis, qu'est

née la possibilité d'un projet de recherche subventionné à laquelle nous sommes associées.

2.2 Notre insertion dans le projet et nos raisons d'y participer

Il nous est impossible ici, faute d'espace, de raconter dans le détail les différents «temps» du projet. Entre l'idée qui a germé dans le milieu de pratique, les premiers contacts avec des chercheuses, une première demande de fonds pour la formulation du projet, l'expérience de formulation, la demande de subvention et le début des activités de recherche en juin 1996, plus de deux ans se sont écoulés. Nous nous contentons ici de mettre en lumière ce qui, au-delà des motifs d'ordre professionnel, nous a amenées, comme chercheuses, à nous associer à ce projet.

Bien que notre insertion dans le projet se soit faite à des moments différents, notre participation à ce projet relève d'une double solidarité, d'une double alliance. D'une part, notre désir de nous associer avec les intervenantes de l'Auberge

Madeleine s'est enraciné dans la façon dont nous percevions les visées de leur projet. En effet, nous croyons que la réflexion amorcée par les intervenantes est porteuse d'une réelle visée d'*empowerment* des femmes auprès de qui elles interviennent. Ces femmes, en raison de leur pauvreté et de leur marginalisation, sont habituellement exclues des lieux de paroles et des lieux de décision sur leur vie. Notre participation à un projet cherchant à valider leurs expériences et leur statut de Sujet est notre façon de signifier que nous sommes profondément interpellées par l'exclusion vécue par ces femmes.

D'autre part, autant le discours des femmes en difficulté et sans abri est souvent invalidé quand vient le temps de planifier l'intervention, autant les intervenantes oeuvrant auprès de ces femmes voient, elles aussi, leurs pratiques et leurs savoirs disqualifiés (Racine, 1995). En effet, le peu de reconnaissance de leur contribution à l'intervention a souvent été le lot des organismes communautaires

oeuvrant auprès des populations les plus marginalisées. Être solidaires des intervenantes de l'Auberge Madeleine dans un projet visant à mieux comprendre et à modifier leur pratique était donc pour nous incontournable. Dès les premiers contacts avec les intervenantes de l'Auberge Madeleine, cette solidarité s'est traduite par la préoccupation de développer un modèle de recherche où l'expertise et la contribution de chacun des partenaires seraient reconnues.

Nous croyons que «le» partenariat dont les organismes subventionnaires font si ardemment la promotion demeure une philosophie de recherche qui nécessite d'être enracinée dans l'action pour s'incarner. Il y a bien sûr un discours de partenariat qui se traduit souvent par une association entre deux groupes où le point de départ est de reconnaître deux acteurs, deux mondes qui doivent essayer d'établir un dialogue entre eux. La visée d'un tel dialogue est assez claire dans le discours des organismes subventionnaires de la recherche qui incitent au

partenariat parce qu'ils postulent que les résultats de ce type de partenariat vont favoriser un meilleur transfert des connaissances vers les milieux de pratique. Mais la direction souhaitée du transfert des connaissances reste plus souvent qu'autrement unidirectionnelle : on parle de transfert vers les milieux de pratique, le volet souvent oublié demeurant celui de l'apprentissage que peuvent faire les chercheurs au contact des milieux de pratique.

Dans le projet actuel, nous avons plutôt voulu nous laisser interpeller par *«la question de la possibilité et de la viabilité de l'influence mutuelle de la pratique sociale et de la recherche sociale»* (Gélinas et Pilon, 1994: 77). En systématisant les apprentissages produits par la réalisation de ce projet, nous espérons documenter et mieux comprendre comment un processus de recherche pouvait s'intégrer dans un milieu de pratique suivant des finalités qui sont les siennes, mais aussi en acceptant d'être enrichi par la rencontre avec la pratique. Autrement dit, nous désirions mieux saisir

comment la construction d'une expérience de partenariat pouvait transformer tant les pratiques des intervenantes que celles des chercheuses engagées dans un travail commun. Aussi, ce sont des gestes posés pour définir un partenariat, pour créer une réelle relation de coopération entre intervenantes et chercheuses dont nous traiterons maintenant.

3. Des moments intégrateurs

Nous l'avons vu, la volonté de considérer les intervenantes du milieu de pratique comme de véritables collaboratrices a constitué une ligne directrice depuis le début de nos échanges. Conséquemment, nous avons développé des moyens nécessaires pour favoriser l'implication, à des degrés divers, de toutes les intervenantes régulières de l'Auberge Madeleine. Nous regarderons tout d'abord quels ont été ces moyens pour ensuite nous attarder à quatre événements vécus par les intervenantes et les chercheuses comme des

moments particulièrement significatifs dans la transformation de notre relation.

3.1 Un bref retour sur les structures de travail mises en place

Dès l'étape de formulation du projet de recherche, plusieurs structures de travail ont été mises en place pour favoriser un processus de collaboration entre les intervenantes et les chercheuses. Par exemple, de nombreuses discussions ont été organisées entre trois personnes du milieu de pratique et les chercheuses afin de favoriser l'implication du milieu d'intervention à toutes les étapes de la formulation. Durant ces premiers échanges avec les intervenantes, il est apparu qu'une activité de collecte de données inhabituelle, organisée autour de la participation des résidentes de l'Auberge à un jeu de société, représentait un outil permettant de répondre au premier volet du projet de

recherche. La directrice de l'Auberge et deux des intervenantes ont donc produit ce qui allait devenir notre principal outil de collecte de données, soit un jeu de société nommé le «*Strata-Débrouille*⁶». En optant pour un tel outil, les chercheuses ont pris en considération les besoins du milieu de pratique de développer un outil d'intervention permettant à des femmes hébergées d'échanger entre elles sur les stratégies qu'elles mettent en place pour faire face aux différents problèmes qu'elles rencontrent dans leur vie.

En plus de concevoir l'outil de collecte, les intervenantes ont participé activement à la collecte, en animant les neuf jeux⁷, et à l'analyse des données. Par le biais du comité de recherche, composé de deux intervenantes, de la directrice de l'Auberge Madeleine et de deux chercheuses, les intervenantes ont été impliquées dans l'analyse de l'ensemble des données recueillies par le biais de l'activité-jeu. Ces analyses faisaient ensuite l'objet de discussions dans le cadre de réunions regroupant

l'ensemble des travailleuses de l'Auberge Madeleine, la directrice et les chercheuses. Ces rencontres, tenues aux deux mois, ont permis de mettre de l'avant des pistes d'analyse et de développer une réflexion commune sur différentes facettes du projet. La mise en place de telles structures apparaît d'ailleurs comme une des conditions favorables à la mise en application de partenariats fructueux (Clément, 1995; McCartt Hess et Mullen, 1995; Galinsky et coll., 1993; Panet-Raymond et Bourque, 1991).

3.2 Des moments intégrateurs qui se dessinent au fil des événements

Cependant, les intervenantes et les chercheuses ont vite réalisé qu'il ne suffit pas de mettre en place des structures organisationnelles pour que s'instaure une réelle relation d'échange et de coopération entre les partenaires. Une partie du travail à faire est ailleurs, dans un espace de respect,

d'ouverture et de reconnaissance de l'autre. Dans cette expérience de partenariat, ce travail de reconnaissance de l'autre s'est construit à travers différentes actions qui ont modifié graduellement les rapports entre les chercheuses et les intervenantes. Ainsi, quatre moments clefs du processus de recherche permettent de dégager des éléments qui ont influencé la transformation de ces rapports. Les événements auxquels se rattachent ces moments n'ont jamais été identifiés *a priori* comme visant à solidifier le partenariat entre les chercheuses et les intervenantes. Ce n'est qu'une fois vécues que certaines activités ont été reconnues, tant par les intervenantes que par les chercheuses, comme des moments où «*quelque chose s'est passé...*», des moments qui nous ont fait prendre conscience que notre relation et nos perceptions de l'autre se transformaient.

3.2.1 L'expérience de la formulation du projet à l'automne 1995

L'expérience de la formulation du projet, dont nous avons déjà parlé, a été un premier moment où nous avons senti une transformation de la relation entre les chercheuses et les intervenantes. C'est pendant la formulation, entre autres, lors de la production de l'outil de collecte de données, que des intervenantes ont dit avoir perçu qu'il y avait, dans ce projet, place à la création et à la reconnaissance de leur contribution. En effet, la production de cet outil de collecte a suscité chez les chercheuses quelques incertitudes liées à la pertinence et à la valeur d'un tel choix méthodologique. De plus, ce choix impliquait pour les chercheuses de ne pas avoir le contrôle total sur la construction des outils de collecte. Or, c'est justement grâce à ces moments d'incertitude vécus par les chercheuses que les intervenantes ont vu qu'elles avaient un espace pour contribuer au projet. Comme l'exprimait une des intervenantes : *«c'est parce que les chercheuses n'ont pas déjà toutes les réponses que nous pouvons*

parler...». À cet égard, quantité de commentaires des intervenantes ont témoigné du rôle central que leur participation à la construction de l'instrument de collecte de données a joué pour concrétiser leur implication dans le processus de recherche. En favorisant la participation de plusieurs intervenantes, le travail de production d'un jeu comme outil de collecte a polarisé l'intérêt de toutes et est devenu un point de rassemblement pour les chercheuses et les intervenantes.

Mais l'expérience de formulation a aussi montré que, même en nous donnant de bonnes conditions, le développement d'une relation collégiale entre les chercheuses et les intervenantes n'allait pas toujours de soi. Deux exemples permettent d'illustrer nos propos. Lors de la première rencontre pour discuter de la production de l'outil de collecte de données, les deux intervenantes présentes ont eu le sentiment d'être bombardées par une terminologie bien maîtrisée par les chercheuses mais moins familière pour elles.

Plutôt que de sentir intégrées à la discussion, elles ont alors eu l'impression d'en être exclues. À un autre moment, les chercheuses ne se sont pas rendues compte qu'elles se basaient sur un bagage de connaissances conceptuelles et méthodologiques accumulées au cours des années— bagage que les intervenantes ne possédaient pas—pour évaluer le temps requis pour construire l'outil de collecte de données. Cette situation a provoqué un sentiment d'angoisse chez les intervenantes qui devaient construire et tester l'instrument de collecte. À chaque fois, il nous a été possible d'apporter les correctifs nécessaires à la poursuite du travail commun en identifiant les termes problématiques pour les intervenantes et en prenant le temps de les expliquer à partir d'exemples rejoignant leur expérience.

3.2.2 Les retrouvailles à l'été 1996

L'expérience de la formulation du projet a représenté une base solide sur laquelle nous avons pu compter lors de l'implantation du projet à l'été

1996. Étant donné le niveau d'implication des intervenantes au moment de la formulation, nous étions confiantes que ce type d'alliance et de partenariat ne pourrait que se poursuivre tout au long de la réalisation de l'étude. Cependant, les observations tirées de l'expérience de la formulation indiquait que la relation, même bien établie, demeurait néanmoins fragile et qu'elle devait faire l'objet d'une attention soutenue.

Ainsi, entre le travail réalisé en commun lors de la formulation du projet et le début des activités de recherche à l'été 1996, près d'un an s'était écoulé. Durant cette période, les contacts entre les chercheuses et les intervenantes avaient été peu nombreux et il s'avérait essentiel de renouer la relation. En ce sens, deux réunions de travail ont été organisées au tout début de l'implantation du projet (en juin et août 1996) afin de faire le point sur les différentes étapes à venir, en particulier sur l'utilisation du jeu comme outil de collecte de données. Par ailleurs, au-delà des tâches accomplies

pendant ces deux rencontres, nous avons rapidement réalisé qu'elles ont surtout servi à refaire connaissance.

Par exemple, lors de la première de ces rencontres, les intervenantes et les chercheuses ont eu l'occasion, à tour de rôle, de dévoiler leurs attentes et leurs craintes par rapport au projet. Plusieurs intervenantes ont alors mentionné être particulièrement anxieuses quant à leur double rôle d'animatrice du jeu et de responsable de la collecte de données auprès des femmes. Elles craignaient de ne pas être à la hauteur. C'est en remettant leur participation dans une perspective où il serait toujours possible de modifier les façons de faire que nous avons réussi à diminuer le niveau d'anxiété. Les intervenantes ont fait de même avec les peurs des chercheuses. Elles ont reconnu les craintes de l'associée de recherche d'évoluer à l'intérieur d'une maison d'hébergement pour femmes en difficulté. En effet, contrairement à la chercheuse principale, l'associée de recherche n'avait aucune expérience de

ce milieu. Il s'agissait pour elle d'un premier contact étroit avec la réalité de ces femmes et elle devait composer avec ses peurs et ses préjugés. Les intervenantes ont alors répondu favorablement à sa demande explicite d'être soutenue émotionnellement si elle en ressentait le besoin. Aux yeux des intervenantes, l'associée de recherche est ainsi devenue une personne plus accessible, une personne qui n'était pas uniquement une experte en recherche.

Dans nos interactions avec les intervenantes, nous avons décidé d'exprimer librement nos craintes et nos incertitudes quant au déroulement de l'étude. Si cela a signifié de laisser tomber le plus possible nos masques sécurisant de celles qui savent toujours où elles s'en vont, qui analysent et contrôlent toutes les situations, cela a également permis d'explorer avec les intervenantes de nouvelles façons de faire.. Cependant, cela ne s'est pas toujours fait sans heurts. Lors de la deuxième rencontre de travail, à l'été 1996, où nous cherchions à nous assurer que l'activité-jeu nous

permettrait bien de recueillir les données souhaitées, la chercheure responsable du projet a tout d'abord insisté pour utiliser plutôt un outil qu'elle maîtrisait, soit la réalisation d'entretiens individuels auprès de femmes hébergées à l'Auberge Madeleine. En se retranchant ainsi dans une méthodologie connue, la chercheure récupérait un sentiment de contrôle sur le processus de collecte. En revanche, elle s'éloignait d'une des préoccupations importantes pour le milieu de pratique, soit d'utiliser un instrument de collecte qui pourrait également devenir un bon outil d'intervention. Ce faisant, elle mettait en péril la crédibilité de la collaboration établie jusque-là, crédibilité fondée en grande partie sur la reconnaissance du potentiel créateur de l'ensemble des participantes à la rencontre. Ce n'est qu'après avoir constaté ce fait et surtout de l'avoir nommé aux intervenantes, que le dialogue entre les partenaires a pu se poursuivre et qu'il a pu mener à une décision méthodologique satisfaisante pour toutes⁸.

Le contexte d'ouverture prévalant lors de ces deux rencontres de travail de l'été 1996 a été un élément essentiel qui a permis aux membres de chaque groupe de sentir, peu à peu, qu'ils devenaient des partenaires légitimes. Lors d'échanges subséquents avec des intervenantes, ces dernières diront d'ailleurs que ces activités ont été importantes pour solidifier leur décision de s'engager dans un processus de recherche qui comportait une grande part d'inconnu pour la majorité d'entre elles. Les propos de l'une d'elles résument bien l'apport des rencontres de l'été 1996 à l'évolution de la relation entre les partenaires. Comme le précise cette intervenante : *«Au début, il y avait une relation [au sens où] on faisait des petites réunions, on se parlait, on échangeait, mais je pense qu'en quelque part je n'y croyais pas trop. C'était encore comme des chercheuses qui débarquent avec leurs cadres et leur recherche, même si c'était la commande de l'Auberge Madeleine. Mais pour moi, c'était comme bon : «c'est les*

chercheuses qui décident, c'est les chercheuses qui vont trouver les réponses...».

Pour cette intervenante, c'est le fait d'avoir participé à la rencontre où chacune pouvait nommer ses appréhensions et ses craintes qui lui a fait dire par la suite : *«Maintenant, pour moi, là il y en a une relation, je la vois et je la trouve importante... et là je me sens bien maintenant de parler avec [vous] et de dire: «Bien là, je comprends plus rien». La confiance est installée là, ou elle commence à s'installer. Et j'ai l'impression que c'est comme si nous sommes parties pour un long long voyage là».* Enfin, le fait d'avoir accès aux incertitudes, aux insécurités et aux interrogations des chercheuses a permis aux intervenantes de sentir, comme l'une d'elles l'exprime, que *«là nous sommes toutes ensemble dans ce projet».* Ce sentiment *«d'être ensemble»*, les chercheuses l'ont aussi perçu à la suite du travail réalisé durant les deux rencontres de travail de l'été 1996. Être chercheuse dans ce projet a signifié pour nous une transparence vis-à-

vis du milieu de pratique tout au long du processus de recherche (Aubé et coll., 1997). Dès lors, cela voulait dire que toutes les participantes aux rencontres de l'été acceptent d'entrer en relation comme personne tout autant que comme experte, chacune dans son domaine d'activité. Il est alors devenu clair pour nous que, dans le partenariat que nous tentions de créer, il ne s'agissait pas de se mettre à distance, de vouloir à tout prix conserver une objectivité en niant les réponses émotives des différents acteurs aux questions d'étude (Belenky et coll., 1986). Au contraire, il fallait plutôt tout mettre en oeuvre pour créer des alliances, voire des solidarités entre les chercheuses et les intervenantes, en vue de comprendre ce que représente l'objet de recherche pour les acteurs qui en font directement l'expérience. Tenir compte de cet aspect a facilité les échanges, les négociations inhérentes au partenariat (Deslauriers et Pilon, 1994; Park, 1992) et, en bout de ligne, la production commune.

3.2.3 Les entrevues réalisées auprès des intervenantes

Les rencontres de travail de l'été 1996 ont permis de rétablir entre les deux groupes une communication dont les bases avaient été posées lors de la formulation du projet et de rejoindre un plus grand nombre d'intervenantes. Ces rencontres ont été pour plusieurs d'entre nous (chercheuses et intervenantes), l'occasion de sentir que nous étions «*dans le même bateau*» et non plus «*côte à côte*». Des entrevues réalisées à l'automne 96 avec les intervenantes régulières ont consolidé les liens entre l'associée de recherche et les intervenantes qui, au cours de l'année, devaient animer les activités-jeu. Bien que ces entrevues visaient principalement à connaître l'impression des intervenantes quant à leur participation au projet, l'associée de recherche a choisi de ne pas se centrer uniquement sur cette tâche. Elle a pris le temps d'échanger avec chacune d'entre elles, avant ou après l'entrevue, sur leur travail à l'Auberge Madeleine et sur leurs attentes par rapport à la recherche. C'est à travers ces entrevues que

l'associée de recherche s'est familiarisée avec le fonctionnement interne de l'Auberge Madeleine.

La réalisation des entrevues a aussi permis aux intervenantes et à l'associée de recherche de mieux se connaître. Cette dernière profitait de cette activité pour passer du temps à l'Auberge et pour échanger informellement avec les intervenantes autour d'un café ou d'un repas. Ces échanges portaient parfois sur des questions liées au processus de recherche alors qu'à d'autres moments, pouvaient s'y dévoiler les craintes, les espoirs et les joies de chacune par rapport au projet. Ainsi, c'est grâce aux entrevues individuelles avec les intervenantes que nous avons saisi, encore une fois, l'importance des mots et de leur interprétation. Par exemple, alors que pour les chercheuses l'implication des intervenantes dans la recherche renvoyait à leur participation concrète à différentes activités du processus de recherche (lire, animer, analyser, discuter), les intervenantes concevaient leur implication comme une disponibilité et une

ouverture au projet et aux chercheuses. Pour les intervenantes, «*s'impliquer dans la recherche*» témoignait autant de leur désir de s'engager dans un processus de réflexion avec les chercheuses que de leur intérêt à participer à des activités précises. Pour les chercheuses, le danger aurait été de faire l'adéquation entre l'absence d'implication concrète à la collecte des données, par exemple, et un désintérêt pour la recherche. Nous aurions alors occulté l'engagement et la disponibilité réelle dont les intervenantes ont fait montre dans ce projet.

Enfin, la qualité de la relation qui continuait de se développer à travers la réalisation des entrevues a également permis de préparer le processus de collecte de données auprès des femmes. Tant pour l'associée de recherche que pour les intervenantes, c'est le temps passé à mieux se connaître qui a produit le rapport de complicité que l'on retrouve dans l'ensemble des activités-jeu. Comme nous le verrons au point suivant, c'est cette complicité qui allait d'ailleurs permettre

d'examiner certaines données qui, sans l'établissement d'une relation de confiance mutuelle, n'auraient peut-être pas été abordées avec autant d'ouverture de part et d'autre.

3.2.4 Les premières analyses et l'évolution de l'objet de recherche

À prime abord, les entrevues individuelles réalisées auprès des intervenantes avant le début de la collecte de données révélaient que dans les premiers mois de la recherche, les intervenantes s'intéressaient surtout à la compréhension des stratégies des femmes en difficulté. Cependant, au fil du temps, par le biais des rencontres de travail avec l'équipe d'intervenantes, nous avons vu leur intérêt se centrer sur les rapports qu'elles entretiennent avec les femmes. Cette évolution de l'objet de recherche constitue un quatrième moment significatif dans la transformation des rapports entre les intervenantes et les chercheuses. Que s'est-il passé pour que nous en arrivions là ?

Cette évolution fait suite à l'analyse des données recueillies auprès de femmes hébergées par l'entremise des activités-jeu. Une des surprises de la collecte est que le jeu donne non seulement accès aux stratégies des femmes dans leur vie quotidienne, mais qu'il permet également de connaître l'opinion des femmes au sujet de différentes dimensions de l'intervention à l'Auberge Madeleine (entre autres, sur l'accueil, les interventions, la disponibilité des intervenantes). Cela a ouvert la porte à une réflexion sur la pratique, beaucoup plus vaste que ce que nous pensions faire au départ. Ces nouvelles données étaient relativement explosives puisqu'elles remettaient en question certaines manières de faire à l'Auberge Madeleine et qu'elles interpellaient les rapports existants entre les intervenantes et les femmes hébergées. En tant que chercheuses, nous ne voulions pas laisser de telles pistes d'analyse sous silence sous prétexte qu'elles n'étaient ni dans le projet initial ni très faciles à explorer pour les intervenantes. C'est en cherchant une manière de

«travailler avec ces données», que nous avons perçu des parallèles qui pouvaient s'établir entre les rapports des intervenantes avec les femmes et ceux que les chercheuses tentaient de développer avec les intervenantes.

Ce qui nous a frappé *a posteriori* dans l'expérience du partenariat à l'Auberge Madeleine c'est que les chercheuses et les intervenantes partageaient une même intention : développer une nouvelle forme de rapports entre des interlocuteurs dont les relations sont fortement prédéfinies et hiérarchisées. En ce sens, les chercheuses s'inscrivaient dans un processus d'*empowerment* auprès des intervenantes (Clément, 1995; Labrecque, 1994) similaire à celui que ces dernières désiraient développer comme approche d'intervention auprès des femmes hébergées. Pour les chercheuses, cela signifiait le développement d'un modèle de partenariat où les savoirs produits par la recherche ne seraient pas uniquement ceux des chercheuses mais bien le produit d'une réflexion commune à

l'ensemble des partenaires. Pour les intervenantes, cela signifiait l'élaboration d'approches d'intervention où serait reconnue et intégrée l'expertise que des femmes sans abri ont sur leur propre vie. Par ailleurs, tant les chercheuses que les intervenantes vivaient des difficultés lorsqu'il s'agissait de mettre en pratique leurs intentions et de créer de nouvelles formes de rapports. C'est ainsi que nous avons réalisé que l'expérience de chaque groupe d'acteurs reflétait l'expérience de l'autre. Et c'est de cela dont nous avons tranquillement commencé à parler (plutôt que de discuter uniquement de données sur les stratégies des femmes sans abri) lors des dernières rencontres de travail avec les intervenantes, à la fin de la première année de la collecte de données.

En somme, cette transposition de l'attention du rapport entre les intervenantes et les femmes à celui entre les intervenante et les chercheuses a eu le mérite de créer un temps de réflexion sur le partenariat et ses embûches, alors qu'au départ les

réunions de travail aux deux mois portaient plus sur l'étude des stratégies des femmes (soit le premier volet de la recherche). Ceci a eu comme répercussion de permettre une réflexion enrichissante sur l'intervention, mais beaucoup moins menaçante parce qu'indirecte. En effet, c'est en discutant ensemble des limites et des embûches du partenariat entre les chercheuses et les intervenantes, que nous avons ainsi abordé les problèmes que les intervenantes rencontrent dans leurs efforts pour modifier leurs rapports avec les femmes auprès de qui elles interviennent.

1. Les bases de la relation de coopération

L'étude des pratiques d'intervention à l'Auberge Madeleine par le biais de l'analyse du processus de partenariat entre les intervenantes et les chercheuses est le résultat d'une démarche commune de travail échelonnée sur plusieurs mois. Ce qui est survenu après un an de recherche subventionnée n'aurait pas pu se produire alors que nous débutions le projet. Nous croyons que c'est

parce que la relation est bien installée et qu'elle a «*gagné ses galons*» que nous avons pu commencer à parler non seulement des stratégies des femmes sans abri—objet initial du premier volet de la recherche— mais aussi discuter en profondeur des changements dans les orientations et les pratiques du milieu d'intervention que pourraient entraîner les retombées de la recherche.

En ce sens, la relation que nous avons développée avec les intervenantes correspond, à notre avis, à la condition minimale pour travailler ensemble. Toutefois, il appert que si c'est une condition nécessaire d'un travail en commun, c'est aussi le produit de ce travail. Parce que cette relation s'est construite au fil des mois, ce qu'elle est devenue est fort différent de ce qu'elle était au départ. Outre l'apport de nouvelles connaissances sur les stratégies des femmes sans abri, ce projet donne lieu à de nouvelles alliances entre les chercheuses et les intervenantes.

L'analyse de cette expérience de partenariat permet de dire que la relation de coopération entre les partenaires s'est construite sur au moins quatre bases. Premièrement, l'établissement d'un fonctionnement de groupe où l'apport des différents partenaires n'est pas dévalué a été identifié comme la condition nécessaire pour construire un partenariat productif (Rogers et Palmer-Erbs, 1994; Huberman, 1989). Dès le départ, nous avons tenté de nous distancier d'un modèle de recherche où les utilisateurs potentiels des résultats se trouvent souvent exclus de la production même des connaissances qu'on leur demande de s'approprier. Dans un tel modèle, l'implication des intervenants et intervenantes se limite souvent à deux moments : entériner la question de recherche et recevoir les résultats. L'appropriation et l'utilisation de ces résultats par les praticiens et praticiennes des milieux de pratique se font ainsi difficilement et ont peu de chance d'influencer ou de transformer l'action (Gélinas et Pilon, 199; Ayers, 1987). Le traitement de faveur dont jouit toujours cette

conception de la recherche s'explique en partie par la prédominance de la tradition positiviste dans les modèles de compréhension des rapports entre savoir et action (Schön, 1994; Dillon, 1993). Cette tradition implique une séparation étanche entre les groupes producteurs de savoirs, les membres de la communauté scientifique, et les groupes chargés de traduire et d'adapter ces savoirs dans une pratique sociale, soit les intervenants et les intervenantes.

Comme chercheuses, nous avons donc voulu nous situer autrement dans ce projet. Nous étions profondément convaincues que le choix d'une approche de recherche axée sur la participation est essentiel lorsque la recherche vise un objectif de transformation d'une pratique. Un tel modèle de partenariat semblait le plus crédible et le plus signifiant pour les acteurs chargés de la mise en oeuvre de ces changements (Rogers et Palmer-Erbs, 1994), dans ce contexte, les intervenantes de l'Auberge Madeleine. Conséquemment, tant les intervenantes que les chercheuses se sont engagées

dans ce projet avec l'intention de dépasser une expérience de partenariat où il s'agirait seulement de *«juxtaposer les compétences d'un système de production de connaissances et [d'un] système d'utilisation de ces connaissances»* (Gélinas et Pilon, 1994: 79). Nous visions plutôt à construire progressivement une réflexion commune où chacun des acteurs reconnaît l'autre comme partenaire légitime et essentiel. Cette expérience de remise en question et de construction des relations entre des chercheuses et des intervenantes nous a permis, croyons nous, de pouvoir transformer certaines règles du jeu conséquentes à la division traditionnelle entre la recherche et la pratique. Avec le temps, c'est ce qui nous a donné la possibilité de créer ensemble un espace de parole et de travail qui favorise l'ouverture et la souplesse de nos frontières respectives.

Deuxièmement, comme chercheuses nous avons voulu entrer en contact avec les intervenantes à travers un mode d'interactions privilégié par ces

dernières. Notre manière de «faire de la recherche» intègre un constat essentiel : les relations interpersonnelles représentent le territoire de jeu des intervenantes. Elles sont ce par quoi elles se nourrissent pour évoluer. Elles sont aussi l'un de leurs principaux outils de travail quotidien avec les femmes et c'est sur ce territoire qu'elles ont accueilli les chercheuses. Cette façon d'interagir avec nous leur permettait de ne pas avoir à rompre complètement avec un savoir qu'elles maîtrisent déjà. Et c'est sur ce territoire que nous avons aussi choisi d'évoluer.

Troisièmement, la relation entre les chercheuses et les intervenantes s'est solidifiée parce que nous sommes engagées comme personne, sans nous cantonner exclusivement dans nos «rôles» de chercheuse ou d'intervenante. Bref, dans ce projet, nous avons tenté de ne pas nous cacher derrière nos rôles, nos fonctions, nos statuts. Lors des échanges entre les intervenantes et les chercheuses, il est apparu que le fait d'être

mutuellement entendue a favorisé l'implantation d'un climat de confiance où la parole, les interrogations, les craintes et les joies par rapport au projet ont créé des liens réels entre les partenaires. En tant que chercheuses, nous avons senti que nous ne pouvions pas être des travailleuses à part entière dans ce projet si nous laissions de côté nos capacités d'être et de sentir. Notre engagement a impliqué que nous soyons capables de jouer sur le même terrain, avec les autres et d'y participer activement.

Finalement, la reconnaissance que le temps est une dimension importante dans la construction d'un partenariat fructueux a constitué la quatrième base sur laquelle s'est construite le partenariat. Pour certains, ce facteur temps est d'ailleurs ce qui peut empêcher le partenariat de bien fonctionner (Chamberland, 1997; Cinq-Mars, 1997; Clément, 1995). Or, nous l'avons vu, les rapports entre les partenaires se sont construits à travers des gestes et des activités qui entretiennent la relation au fil

des mois. Reconnaître l'importance de la relation dans ce projet a ainsi signifié pour nous de «prendre le temps» de l'entretenir entre les réunions formelles de travail, autour d'un repas, d'un café, pour prendre le temps de jaser avec les intervenantes, tout simplement. Sans toujours parler «affaires», projet, résultats de recherche. Ces temps de travail, vus traditionnellement comme étant des temps non productifs, nous ont aidé à tisser ensemble des liens qui ne soient pas essentiellement utilitaires mais qui impliquent aussi des relations de coeur. En outre, le temps passé à comprendre le travail des intervenantes et leurs préoccupations est un des éléments qui a permis de faire des choix méthodologiques qui tiennent compte et respectent les contingences de la pratique. Parfois, c'est d'ailleurs pendant ces temps jugé «non productifs» que des intervenantes nous ont fait des suggestions méthodologiques fort pertinentes.

2. **DES QUESTIONS QUI DEMEURENT...**

Dans les pages précédentes, nous avons voulu montrer comment nous avons construit une relation de coopération entre des intervenantes et des chercheuses. C'est en travaillant ensemble, en s'engageant mutuellement dans un même processus que nous avons vu naître un espace commun de réflexion. Parce qu'il nous a permis d'expérimenter de nouveaux rapports entre les partenaires, nous croyons que ce projet nous a appris à collaborer autrement. D'abord et avant tout, ce projet montre la possibilité d'intégrer des intervenant(e)s à toutes les étapes d'un processus de recherche, y compris les décisions méthodologiques qui relèvent encore très souvent de l'expertise exclusive des chercheur(e)s. Cette relation étroite de travail constitue sans aucun doute une des conditions d'une production de savoirs à laquelle tous les partenaires s'associent.

Mais de cette expérience émergent aussi des questions qui continuent de nous préoccuper et que nous voudrions ici partager. Ainsi, nous l'avons dit, la proximité de la relation entre les chercheuses et les intervenantes a été vue dans ce projet comme un atout par l'ensemble des participantes. Mais cette proximité peut aussi être perçue par d'autres comme un risque de «contamination» de l'objectivité des chercheuses. Nous ne désirons pas nous engager ici dans les débats qui persistent sur la question de l'objectivité en recherche. Nous ne pouvons que tenter de nous situer par rapport à l'expérience que nous avons vécue dans ce projet de partenariat. Ainsi, nous pensons que la question de l'objectivité ne peut se poser que si l'on croit pouvoir trouver, par le biais de la science, un point de regard extérieur à un contexte socio-historique. Hors de ce cadre, la question se pose pour nous autrement :

«Relativism is a way of being nowhere while claiming to be everywhere equally. The "equality" of positioning is a denial of responsibility and critical inquiry. Relativism is the perfect

mirror twin of totalization in the ideologies of objectivity; both deny the stakes in location, embodiment, and partial perspective; both make it impossible to see well. Relativism and totalization are both "god tricks" promising vision from everywhere and nowhere equally and fully, common myths in rhetorics surrounding Science» (Haraway, 1988: 584).

Nous croyons que si notre engagement dans ce projet a risqué de nous faire perdre de la distance, il s'est accompagné aussi de l'avantage de savoir où l'on se situait. Nous pensons qu'il faut remettre en question tout discours qui suggère qu'engagement et partisanerie sont la même chose et qui dit que la solidarité est nécessairement non critique. En ce sens, nous situer dans une épistémologie qui reconnaît la contribution des intervenantes à une réflexion sur leur pratique ne nous réduit pas au silence. Comme chercheuses, nos efforts pour développer un rapport respectueux de l'autre incluent la double conscience :

...des coûts parallèles des deux distorsions extrêmes : la distorsion produite par l'identification à l'autre et celle produite par la tenue à l'écart de l'autre (...). Il s'agit de deux formes d'obscurcissement de l'autre. L'identification à l'autre fait de lui une projection personnelle; la distance émotionnelle produit un impact sur la distance cognitive, sur la capacité de comprendre l'autre dans ses propres termes (Zúñiga, 1998: 28)

Dans le projet de recherche avec les intervenantes de l'Auberge Madeleine, nous avons donc tenté de développer une relation où la contribution des différentes interlocutrices ne serait pas dévaluée. Pour ce faire, nous avons cependant eu à composer avec les conséquences de la dichotomie, construite peut-être mais présente quand même, entre recherche et pratique. Dans ce partenariat, il a donc fallu prendre le temps de «défaire» nos apprentissages passés (en tant qu'intervenantes ou chercheures) en même temps que nous établissions une relation entre nous.

Du point de vue des chercheuses, ceci a signifié, d'une part, d'être à l'écoute du milieu de pratique afin de saisir les préoccupations des intervenantes. En effet, celles-ci s'intéressent au processus de recherche lorsqu'elles peuvent y attribuer un sens et qu'elles perçoivent pouvoir tirer un profit de leur participation pour leur pratique (Rogers et Palmer-Erbs, 1994). D'autre part, parallèlement à nos efforts pour comprendre les priorités et les intérêts des intervenantes, nous avons dû être attentives à deux écueils. Le premier aurait été d'endosser une stratégie d'utilisation purement instrumentale de la recherche par le milieu de pratique. En effet, la tentation peut être grande pour les organismes communautaires de s'associer avec des acteurs de la recherche dans le seul but de légitimer leurs pratiques. Il faut dire que les expériences de partenariat entre les deux milieux n'ont pas laissé que des souvenirs heureux : les milieux de pratique ont souvent eu le sentiment de n'être que des «terrains de recherche» dans leur association avec des milieux de recherche. Le

sentiment que le partenariat ne sert que les fins de la recherche est grandement renforcé par ce genre d'expérience. Nous pouvons donc comprendre le désir des milieux de pratique de vouloir «renverser la vapeur» lorsqu'ils en ont l'occasion. Mais nous croyons que cette stratégie comporte à la longue des coûts pour l'ensemble des partenaires concernés.

Dans notre expérience de partenariat, nous avons voulu éviter de cantonner les chercheuses dans un rôle d'expertes et les intervenantes dans un rôle qui se limite à «informer» la recherche ou, pire, à répondre aux questions conçues par d'autres. Toutefois, la reconnaissance de la légitimité de la participation du milieu de pratique à une réflexion qui le concerne ne doit pas, néanmoins, se traduire par la négation de notre propre contribution à cette réflexion. Dans notre association avec les intervenantes de l'Auberge Madeleine, nous n'avons pas voulu que notre rôle se limite à celui de complices d'une stratégie pour donner du poids à la réflexion des intervenantes.

Un deuxième écueil, corollaire du premier, est apparu tout aussi présent et important. Même lorsqu'elle est chaleureuse et respectueuse, la relation entre les chercheur(e)s et intervenant(e)s se situe dans un rapport de pouvoir (Bélanger, 1997; Lamoureux, 1997). Nos observations montrent comment les intervenantes elles-mêmes ont intériorisées l'idée que leurs connaissances, pour être valables aux yeux d'autres acteurs sociaux, devaient être entérinées par «une recherche». Nous avons donc dû demeurer vigilantes pour éviter que le projet actuel ne vienne confirmer, à leurs yeux, la supériorité des connaissances issues d'une recherche au détriment de celles produites par le milieu d'intervention.

Notre défi, tout au long du projet est demeuré celui de contourner ces deux écueils. D'une part, nous n'avons pas voulu, en tant que chercheuses, devenir des «employées craintives» au service d'un milieu de pratique. D'autre part, nous désirions également éviter de confirmer l'impression des

intervenantes que leur participation à une recherche subventionnée était la seule façon de produire des connaissances valables. Il nous est donc apparu essentiel que ces écueils soient nommés, reconnus et partagés entre toutes les participantes au projet pour que nous puissions vraiment nous engager dans une production commune de savoirs.

À travers la description et l'analyse de notre expérience, nous avons tenté dans cet article de mettre en lumière quelques-unes des embûches et des conditions favorables à la construction d'un partenariat. À nos yeux, cette expérience de partenariat semble prometteuse pour les milieux de recherche et de pratique. Elle laisse entendre que deux mondes considérés culturellement distants, celui de la recherche et de la pratique, réussissent à se reconnaître et se comprendre pour travailler ensemble à découvrir des solutions créatives aux problèmes posés. Cette coopération étroite pendant toutes les étapes de la recherche nous apparaît une condition fondamentale pour que puisse exister une

réelle transformation des pratiques d'intervention et de recherche.

¹ Ce projet de recherche a été subventionné par le Conseil québécois de la recherche sociale (# RS- 2660 095). Les auteures tiennent à remercier Céline Mercier, Micheline Cyr et Ricardo Zúñiga pour leurs précieux commentaires durant la préparation de cet article.

² Le premier volet portait sur les stratégies mises en oeuvre par des femmes sans abri pour gérer les difficultés qu'elles rencontrent, alors que le deuxième visait à documenter l'expérience de partenariat entre les chercheuses et les intervenantes. Le présent article porte exclusivement sur ce deuxième volet.

³ Cet article présente la perspective de deux des chercheuses prenant part à la recherche en partenariat avec la directrice et les intervenantes de l'Auberge Madeleine. Ces dernières auraient pu faire ressortir des éléments différents de ceux que nous avons retenus pour décrire l'évolution du partenariat. Par ailleurs, les moments que nous avons retenus comme significatifs dans notre collaboration ont également été identifiés comme tels par les participantes du milieu de pratique.

⁴ Différentes sources de données ont été utilisées pour documenter l'expérience de partenariat. Tout au long du processus de recherche sur les stratégies déployées par les femmes sans abri, nous avons noté le contenu des discussions et la dynamique de groupe entre les intervenantes et les chercheuses. Nous avons également interviewé la directrice et les intervenantes régulières avant que ne débute la collecte de données auprès des femmes. Cela nous a permis de connaître leurs conceptions de la recherche en partenariat ainsi que leurs attentes et leurs objectifs.

⁵ Les premiers contacts à l'origine de la formulation du projet de recherche ont été établis avec Céline Mercier, chercheuse à l'unité de recherche psychosociale de l'hôpital Douglas et avec Guylaine Racine, alors étudiante au doctorat en Sciences humaines appliquées à l'Université de Montréal.

⁶ Ce jeu, axé sur le plaisir de jouer et faisant appel à la notion de stratégie, devait nous permettre de: 1) comprendre comment les personnes conçoivent leur problème; 2) connaître les ressources

qu'elles vont mobiliser pour solutionner un problème; 3) connaître les actions posées face à un problème donné. Les questions du jeu ont été formulées comme des situations fictives pouvant se présenter dans quatre domaines de la vie des femmes sans abri: le logement, la santé, la justice et les relations sociales.

⁷ Nous sommes conscientes qu'en donnant la responsabilité de la collecte de données aux intervenantes, nous risquons d'ouvrir la porte aux critiques quant à la fiabilité des données ainsi recueillies. En suggérant que chaque intervenante à temps plein anime une activité de collecte de données, nous faisons cependant le pari que ce que nous «perdons» en uniformité, nous le gagnons en profondeur d'analyse et donc en validité. De plus, en participant activement à la collecte de données, chaque intervenante se sent beaucoup plus interpellée et, du même coup, plus intéressée à s'engager à fond dans le projet.

⁸ Durant cette rencontre il a finalement été convenu d'aller de l'avant avec l'outil de collecte prévu—le jeu—et d'évaluer en cours de route les forces et les limites de cet instrument. Bien que légitimes, les craintes de la chercheuse se sont avérées exagérées. Si le jeu ne nous donne pas toujours accès aux données recherchées, il nous a permis de recueillir des données inattendues. En fait, l'impact du jeu dépasse parfois même nos attentes. Bien que nous supposions que d'animer le jeu permettrait aux intervenantes de mieux s'approprier les résultats de recherche, nous n'avions pas prévu que cela amènerait une réflexion aussi approfondie sur la transformation des rapports entre les intervenantes et les femmes hébergées.

Bibliographie

Aubé, D., Grégoire, L., Berryman, C., (1997).

«Expérience de partenariat intervenantes, gestionnaires et évaluateurs, pour l'évaluation des interventions sur les crises psychosociales dans Québec-Centre», dans *Actes du colloque «Faire cohabiter les univers de la recherche évaluative et*

-
- de l'intervention psychosociale: horreur ou bonheur?»*, Les Cahiers d'analyse du GRAVE, 4(3).
- Ayers, T.D., (1987). «Stakeholders as partners in evaluation: A stakeholder-collaborative approach», *Evaluation and Program Planning*, 10: 263-271.
- Bélanger, L., (1997). «Partenariat: un défi à la construction de rapports égaux», résumé d'une communication présentée dans le cadre du colloque «Visibles et partenaires», mai 1997, Université Laurentienne, Sudbury, *Reflets. Revue Ontaroise d'intervention sociale et communautaire*, 3(2): 323.
- Belenky, M.F., Clinchy, B., Goldberger, N., Tarule, J.M., (1986). *Women's ways of knowing. The development of self, voice and mind*,. New York: Basic Books, Inc., Publishers.
- Chamberland, C., (1997). «Discours d'ouverture du colloque», dans *Actes du colloque «Faire cohabiter les univers de la recherche évaluative et de l'intervention psychosociale: horreur ou bonheur?»*, Les Cahiers d'analyse du GRAVE, 4(3).
- Cinq-Mars, M., (1997). Exemple d'une démarche interactive de soutien à la planification, programmation et évaluation d'un programme communautaire à l'enfance, dans *Actes du colloque «Faire cohabiter les univers de la recherche évaluative et de l'intervention psychosociale: horreur ou bonheur?»*, Les Cahiers d'analyse du GRAVE, 4(3).
- Clément, M., F. Ouellet, L. Coulombe, C. Côté et L. Bélanger, (1995). «Le partenariat de recherche:

-
- élément de définition et ancrage dans quelques études de cas», *Service social*, 44(2):147- 164.
- Dillon, D., (1993). «L'enseignant chercheur et son développement professionnel» dans H. Hensler (dir.), *La recherche en formation des maîtres: détour ou passage obligé sur la voie de la professionnalisation?* Sherbrooke: Éditions du CRP, pp. 133-158.
- Galinsky, M. J., Turnbull, J. E., Meglin, D. E., Wilner, M. E., (1993). «Confronting the reality of collaborative practice research: Issues of practice, design, measurement and team development», *Social Work*, 38(4): 441-449.
- Garceau, M.-L., (1997). «Visibles, partenaires et beaucoup plus», *Reflets Revue Ontaroise d'intervention sociale et communautaire*, 3(2): 24-29.
- Gélinas, A., Pilon, J.-M., (1994). «Le transfert des connaissances en recherche sociale et la transformation des pratiques sociales», *Nouvelles Pratiques Sociales*, 7(2): 75-91.
- Haraway, D., (1988). «Situated knowledge: The science question in feminism and the privilege of partial perspective», *Feminist Studies*, 14(3): 575-599.
- Huberman, M., (1989). «Predicting conceptual effects in research utilization: Looking with both eyes», *Knowledge in Society: The International Journal of Knowledge Transfer*, 2(3): 6-24.
- Labrecque, M.-F., (1994). «Un partenariat féministe de recherche; les femmes autochtones en milieu urbain.», communication dans le cadre du colloque

-
- Formation, recherche et édition féministe à l'université - Québec, Brésil, France.* Université fédérale de Rio de Janeiro.
- Lamoureux, J., (1997). «Éléments de réflexion sur le thème Visibles et Partenaires», *Reflets. Revue Ontaroise d'intervention sociale et communautaire*, 3(2): 35-48.
- Lefrançois, R., (1997). «La recherche collaborative : essai de définition», *Nouvelles pratiques sociales*, 10(1): 81-95.
- McCartt Hess, P., Mullen, E. J., (1995). *Practitioner-researcher partnerships. Building knowledge from, in, and for practice*, Washington, DC: National Association of Social Workers.
- Panet-Raymond, J., Bourque, D., (1991). «Partenariat ou pater-nariat? La collaboration entre établissements publics et organismes communautaires oeuvrant auprès des personnes âgées à domicile», Université de Montréal, Groupe de recherche en développement communautaire.
- Racine, G., (1995). «La production de savoirs d'expérience chez des intervenantes d'organismes communautaires», Thèse de doctorat, Sciences humaines appliquées, Université de Montréal.
- Racine, G., (1993). «L'intervention en santé mentale: le mandat inattendu des maisons d'hébergement pour femmes sans abri», *Santé Mentale au Québec*, XVIII(1): 251-268.
- Rogers, E.S., Palmer-Erbs, V., (1994). «Participatory action research: Implications for research and evaluation in psychiatric rehabilitation», *Psychosocial Rehabilitation Journal*, 18(2): 3-12.

Schön, D.A., (1994). *Le praticien réflexif*, Montréal: Éditions Logiques.

Zúñiga, R., (1998). «La recherche qualitative comme carrefour identitaire», *Recherches Qualitatives*, 18: 17-35.